

Ce que porte le corps

Martine Chessari Porée du Breil

Strasbourg, septembre 2020

*Filial, le Golem mimait l'officiant,
Et tel son dieu vers Dieu levait ses paumes graves ;
Parfois d'orientaux salamalecs concaves
Longuement l'abîmaient, stupide et souriant ;*

*Le rabbin contemplait son œuvre avec tendresse,
Mais non sans quelque horreur. Je fus bien avisé,
Pensait-il, d'engendrer ce garçon malaisé
Et de quitter l'Abstention, seule sagesse !*

*Fallait-il ajouter un symbole nouveau
A la succession intarissable et vaine ?
Une autre cause, un autre effet, une autre peine
Devaient-ils aggraver l'éternel écheveau ?*

*A l'heure où passe un doute à travers l'ombre vague
Sur le pénible enfant son regard s'arrêtait.
-nous quelque jour ce que Dieu ressentait
Lorsque ses yeux tombaient sur son rabbin de Prague ?*

Le Golem, J.L. Borges, Œuvres poétiques, Gallimard 1970

Il y a toujours quelque pudeur à réserver, s'agissant du corps ou de ce que l'on peut en dire.

C'est que le corps a toujours peu ou prou affaire à l'intime du sujet, ce qui le constitue en propre, lieu de tous les secrets de son origine, de tous les signifiants qui le traversent et qui lui donnent son identité de corps, de sujet parlant, écran de projection de tous les désirs, objet de toutes les pulsions au travers desquelles il s'anime et entre dans la catégorie « des vivants ».

Si le corps est bien ce par quoi nous pouvons témoigner de notre façon d'être, au monde, parler du corps ne va pas de soi et ne peut se faire sans la référence aux coordonnées symboliques qu'impose l'angle de considération de la chose. C'est un parti pris, non exclusif,

non exhaustif, mais nécessaire dès lors qu'il importe de savoir d'où on parle lorsqu'on parle du corps, de quel savoir, savoir théorique ou empirique, savoir scientifique, médical, savoir culturel ou philosophique, savoir propre ; à partir de quel langage aussi, si l'on admet que le langage participe de notre appartenance à un certain champ sociétal, un corps social.

Il existe, en effet, une multitude d'abord, de discours sur la question du corps qui démontrent bel et bien l'engouement, la passion, que l'objet-corps suscite au lieu de tous ces « ça-avoir » qui convergent cependant vers la même asymptote, le savoir sur le bien que représentent les idéaux de toutes les conjonctures et contingences. Comme par évidence, s'agrège à ce bien supposé qui se décline sur la palette de tous les « bien-être » imaginables du corps, la valence de l'esthétique du corps, consécration, par le regard, de toutes les perfections, tout autant imaginaires et conjoncturelles que destinées à la complétude, cependant illusoire, d'un narcissisme avide de spéculaire, émanation muette d'un corps irrémédiablement manquant parce que troué. Le bien est ainsi naturellement beau, et le beau est la représentation sublime de la valeur de ce bien ; totalité sphérique, parfaite, qui réduit le corps et sa réalité tangible à ses masques, reflets sensibles dans le miroir qui sont autant de parures, des plus sublimes aux plus triviales.

Les lieux communs regorgent d'images « prêt-à-porter » du corps qui confondent les créations propres du fantasme, jaillissements métaphoriques comme effets de subjectivation, avec les projections fantasmatiques, dans la consistance de leur défilé métonymique ; mais aussi d'objets multiformes, multifonctions, investis comme prolongements du corps, toujours insuffisants pourtant, face à son réel, à son irrévocable limite et finitude. L'art même – qui en faisant œuvre de sublimation participe de l'expression civilisatrice de l'humanité – est-il encore à la hauteur des enjeux de sa fonction dans le corps social, celle de créer des médiations pacifiantes entre le réel comme impossible et le désir dans son rapport à la loi du symbolique ?

Dans la modernité agissante, les corps n'ont, en effet, cessé de se prêter à tous les jeux d'expression d'une subjectivité en quête de reconnaissance, au risque de leur aliénation, comme de leur sacrifice sur l'autel des idéologies qui les gouvernent. De fait, la culture de l'image qui s'impose sur le devant de la scène contemporaine et envahit tous les champs de la création, – fût-elle scientifique et non sans aller jusqu'à pervertir la notion de progrès¹ – le culte

¹ E. Klein, *Sauvons le progrès*, La Tour-d'Aigues, l'Aube, 2017.

sophistiqué des exhibitions qu'elle induit en retour, en témoignent et interrogent le devenir d'une humanité réduite à son reflet sous l'empire de l'instance du regard, son nouveau maître en puissance. Une certaine fiction cinématographique lui a donné le nom de *Matrix*², et le représente comme une matrice originelle sans voix, un corps-machine tentaculaire que le réseau des corps aliénés alimente, dans la suprématie du virtuel et l'étouffement du chant de l'Autre. Matrix est le symbole de cette opacité obstruante qui se nourrit de la fétichisation des images, du virtuel, dans le déni de ce qui existe de vide³ à l'origine de toute création, qu'elle soit de corps ou d'esprit.

L'humanité, le procès civilisationnel, renaît pourtant toujours d'une réhabilitation de la place du souffleur à l'endroit de son trou. Le corps vivant se constitue à partir d'un désir qui est vide de représentations, un désir sans objet. Et le sujet qui l'habite naît d'une élévation ou d'une célébration de la dignité que lui confère ce point de gravité de la chose corporelle, insaisissable, autour de laquelle il prend corps, « se corpsifie⁴ », véritable diamant noir à partir duquel se constituent passé, présent et avenir ; structure et *sculpture du vivant*⁵ qui seule fait poids, donne son envergure et fait trace de l'existant comme de l'existence, au-delà des contingences.

La considération du corps ouvre un abîme incommensurable, dès lors que l'on fait chuter le champ du regard. Il appartient à chacun des sujets « incorporisés », du lieu de sa singularité, d'en explorer les contours pour en découvrir la richesse, ses potentialités créatrices, ses jouissances, comme ses douleurs, ses « douloirs ». Point d'autre accès à ce *puits de la vérité*⁶ représenté par le corps, que le champ de la parole qui l'habite et le fait résonner, vibrer, dans tous les pertuis de son enveloppe narcissique ; une parole prise, avant tout, comme effet du langage qui lui pré-existe et lui donne sa raison d'être, si ce n'est sa cause. Il faut avoir pratiqué un certain temps le terrain de la parole subjectivée pour différencier du discours courant et de toute la glose qui l'abreuve, la part qui revient aux signifiants propres relevant du lieu de l'Autre, dans la constitution du sujet et ce qui fait qu'il a un corps. D'aucuns y voient un écueil à la nécessaire scientificité de son abord, dont le champ de la médecine serait le représentant. Pour autant, si la médecine est bel et bien concernée par l'espace privilégié du corps – qu'elle

2 Film de science-fiction américain et australien, réalisé en 1999 par Lana Wachowski et Lilly Wachowski.

3 J. Lacan, Le séminaire, Livre VII (1959), *L'éthique de la psychanalyse*, Paris, Seuil, 1986 et E. Klein, Ce qui est sans être tout à fait, essai sur le vide, Arles, Actes Sud, 2019.

4 J. Lacan, « Radiophonie », dans *Autres écrits*, Paris, Seuil, 2001.

5 J.-C. Ameisen, *La sculpture du vivant, le suicide cellulaire ou la mort créatrice*, Paris, Seuil, 2003.

6 M. Safouan, *Le puits de la vérité. La psychanalyse et la science*, Paris, Hermann, 2017.

sait traiter à l'aune du développement d'une technologie médicale toujours plus complexe – c'est en tant qu'elle traite du corps, non pas en constitution, mais constitué, ce que l'on appelle le soma, c'est-à-dire l'ensemble organisé de toutes les cellules qui le composent. Il n'y a aucun mal – rien à objecter – à soigner une organisation défaillante de « l'archi-texture » du corps, pour un rétablissement de la santé que reflète, selon la formule de René Leriche, un certain « silence des organes⁷ ». Mais les psychanalystes ont, quant à eux, appris à entendre après Freud, qu'il y a souvent dans la pléthore de troubles adressés à la médecine, une lésion symbolique et non pas réelle du corps et que l'abstention de l'intervention sur le corps réel est alors de mise ; le risque étant une érosion de la métaphore que représente le symptôme et ainsi une fixation sur le corps de la plainte désarrimée de sa cause. Le sujet est second par rapport à son corps qui est, avant tout, corps de l'Autre. Par conséquent, les symptômes du corps interrogent la question symbolique du sujet, ses points d'achoppement et donc sa structure comme sa jouissance au lieu des pulsions qui l'animent, entre le réel du corps-matière et le symbolique du langage de l'Autre qui le traverse. La prise en charge médicale des maladies organiques gagne en cohérence de s'assurer d'une prise dans le langage de la subjectivité du sujet malade qui doit pouvoir lier sa jouissance à la part du discours médical, à l'endroit du corps souffrant. Car le corps est aussi surface d'inscription d'un devenir, dont la trajectoire n'est de hasard que de celui de la rencontre, de bon heur ou de mal heur, au croisement d'un insondable que détermine son réel, le secret de son origine.

Si la jouissance est ce qui du corps pulsionnel s'inscrit dans la structure du sujet, donnant corps et matière à son dire, il est un autre registre d'expressions du sujet qui implique le corps dans son rapport avec le savoir de l'inconscient, ce sont les affects. Les affects sont les résonances des mots de l'Autre sur le corps et qui touchent le sujet, par effets de ricochet. Un affect, c'est ce que l'on éprouve, sans qu'un lien directement ne s'établisse avec une représentation consciente, une traduction qui serait déjà pensée, élaboration, jugement. Les affects nous submergent parfois, nous perturbent toujours. Tristesse, colère, passion, ennui, ignorance, amour, haine... L'angoisse est celui « qui ne trompe pas⁸ », sa *structure inconsciente*⁹ étant, sans doute, ce qui renvoie le mieux au vertige de la béance qui s'ouvre à l'appel de l'Autre. Vertige devant tous les possibles, à la rencontre du désir mais aussi de ce

7 R. Leriche, « De la santé à la maladie, la douleur dans les maladies, où va la médecine ? » dans *Encyclopédie française*, VI, 1936.

8 J. Lacan, Le séminaire, Livre X (1962), *L'angoisse*, Paris, Seuil, 2004.

9 J.-M. Jadin, *La structure inconsciente de l'angoisse*, Toulouse, Arcanes-érès, 2017.

qui le cause, une énigme dont le chiffre est commencement tout autant que finitude, l'angoisse est assurément l'affect qui caractérise le mieux le pathos de l'existence humaine confrontée à l'inévitable précarité de sa condition. L'angoisse comme affect est bien vrillée au corps et les mots pour la dire semblent directement extraits de la pâte corporelle, sans médiation, à l'instar du potier devant sa glaise informe, l'instant d'avant l'apparition de la forme : souffle coupé, gorge serrée, nœud au ventre, syncope de la pensée, sueurs froides... Que dit l'angoisse de la création qu'elle anticipe, au bord d'un gouffre noir ? Que dit l'angoisse du rapport à l'existence et à son devenir, entre affreuse certitude et doute chatoyant ?

Affect universel de par son renvoi à ce qui nous lie au monde, l'angoisse ne traduit pas seulement des états paroxystiques que le discours médical peut ranger dans les catégories de la pathologie, mais peut-être surtout un état de sensibilité manifeste au rapport à l'autre et à la difficulté de le rencontrer. Sans filtre, sans image pour en voiler l'extrême fragilité, l'angoisse est une question adressée à l'amour comme lien primordial à l'autre et à sa présence ; un autre interrogé au lieu de sa capacité à ne pas s'identifier au masque derrière lequel il pourrait se figer, comme derrière un écran pour se dérober. En cela, elle est interpellation au plus vif d'une exigence, car un rapport vivant à l'autre existe seulement quand quelque chose de cette absence de garantie face à l'amour et au désir est, par cet autre, assumée, au lieu de sa propre béance. Alors seulement se crée, au plus intime de son secret, l'assurance d'une altérité qui fait le lit de la possibilité d'y trouver à exister.

Que dire de la manière dont les institutions sociales, aujourd'hui, font lien, quand ce qui s'y manifeste, aussi bien sur le plan collectif qu'à l'échelle du singulier, est plutôt du registre de l'agir que de celui de l'angoisse, dans l'actualisation de la haine, plutôt qu'en écho à l'amour ? L'agir sous toutes ses formes qui met en jeu le corps dans sa dimension réelle, symptôme prévalent dans la clinique aujourd'hui et qui trop souvent apparaît comme une esquivance de l'angoisse, doit bien avoir quelques rapports avec l'affect de la haine, en tant qu'impossibilité d'aimer. La scène publique contemporaine est le théâtre de cette dérive affolée des subjectivités en mal d'altérité, empêtrées dans une jouissance devenue mortifère parce que privée de sa capacité à faire avec « l'unarité¹⁰ » de la différence de l'autre. On la nomme à l'occasion, cette jouissance, « terrorisme » parce que, radicale et surtout spectaculaire dans son effet de monstration, elle vise la destruction des corps porteurs du trait qui les identifie comme

10 J. Lacan, Le séminaire, Livre IX (1961), *L'identification*, séminaire inédit.

objets potentiels de la haine agissante. Ostentatoire, l'agir se fait ici reconnaître par la violence de son impact, son potentiel d'effraction du tissu social qu'il veut marquer de son empreinte, comme pour lui imposer sa loi, dans un simulacre d'affirmation qui cherche à faire acte de fondation. Mais il est offert au regard, non pas à la loi du symbolique, et la fascination qu'il suscite en retour laisse en suspens la question de ce qui reste de non élaboré dans la constitution de ce corps social. Car à qui appartient, au fond, cette fureur de l'agir qui se déchaîne, bel et bien, à tous les étages des liens communautaires et sociétaux, sans distinction, et où le savoir, fût-il élaboré, la culture, ne sont même plus un rempart contre la violence que produit la volonté d'exister au détriment de l'autre ? Le corps à corps, à défaut d'être sanglant, se ritualise au lieu de la rencontre qui devient confrontation, invective, où on se cogne à coups de signifiants même ; et se révèle comme la structure d'une passion autonome qui sévit sans détours, dont l'objet est la destruction de l'autre comme Autre dans sa différence, de sa jouissance propre, de son symptôme comme de son dire.

Que penser des institutions dont les représentants ont oublié qu'ils avaient la responsabilité et la charge d'une position qui est de principes, de structure, et non pas d'opinions sous le masque de la rhétorique, quand le débat des idées – faute d'être référé à l'instance tierce que représente l'éthique, en tant que jugement universel de la raison¹¹ – disparaît devant l'hégémonie d'un discours dominant sur le bien qui s'est imposé dans l'imaginaire de tous et à toutes les strates de l'organisation sociétale, le politique, les instances juridiques et sociales, et aussi dans le monde scientifique ? La vie, la mort et l'amour sont au carrefour de cette nouvelle définition d'une humanité adossée à ce bien qui cherche un nom et à réinventer, en actes, les nouveaux paradigmes de sa fondation. Et où le corps est convoqué pour le meilleur et pour le pire. Corps augmenté, neutralisation de la différence des sexes, manipulation de l'origine de la vie, objectalisation de la mort, négation du coût de la jouissance, sont les figures de ces nouveaux défis adressés aux limites imposées par le réel et dont la science médicale, les biotechnologies se sont aussi emparées, faisant des demandes sociétales¹² et de l'instrumentalisation du droit l'argument intangible de leurs nouveaux pouvoirs.

Le rapport à la vie, à son origine comme à sa fin, mais aussi l'élaboration du lien dans ce qu'il implique de considération d'une altérité, sont indéniablement noués à la façon dont on

11 E. Kant, *Critique de la raison pratique*, Paris, Puf, 2016.

12 M. Safouan, *La civilisation post-œdipienne*, Paris, Hermann, 2018.

traite le corps, et les quelques controverses¹³ qui ont accompagné l'examen récent des nouvelles lois sur la bioéthique¹⁴ l'ont signifié avec véhémence. De fait, la manipulation du corps, d'autant plus s'il est partialisé, à plus forte raison si la technique médicale intervient hors du champ de sa vocation qui est de soigner, impose inmanquablement l'examen de la question du respect de la personne humaine, prise dans son intégrité physique et morale ; ce qui est a priori non négociable. Ainsi n'est-il pas anodin de constater que c'est le féminin, dans son rapport à l'Autre et au champ de la création, – l'Autre que représente l'enfant mais aussi l'Autre de l'amour – qui supporte les « désaccords » et l'expression passionnée d'une lutte de vérité qui n'a sans doute pas dit son dernier mot. Le corps féminin considéré au lieu de sa fonctionnalité biologique, réelle, en est, néanmoins, l'objet, l'instrument. Et cette chosification renvoyée au concept de parentalité « d'intention » est, en effet, au cœur de cette nouvelle mythologie de l'origine qui s'impose par le droit et sous couvert d'ouverture à l'évolution des mœurs, en dénaturant cependant, dans son fondement, les principes de la filiation symbolique en tant que liés au réel de la différence des sexes. Le maternel est-il de fabrication ou de créativité, si l'on considère que l'acte d'engendrement est, non pas d'intention, mais second par rapport à la manifestation d'un désir, inconscient, qui engage le sexe comme représentant de la différence, le sexe comme coupure ? Étrange régression de la part des femmes, étrange paradoxe ou ironie que ce fait de revendiquer une liberté, une reconnaissance, quand l'enjeu, s'il est de se débarrasser du réel et de sa limite, conduit à se ranger sous la domination d'un savoir sur leur corps, qui n'a d'égal que l'aliénation de leur désir de femme à la façon mâle¹⁵ de le concevoir.

Le pouvoir ainsi dévolu aux femmes n'est qu'embarras, à peine camouflé, devant la violence qui leur est faite, dans ce rabaissement de leurs corps à une valeur de servitude ; l'expression, sans doute aussi, d'un désir de réifier la mère, dans sa totalité, ultime refuge du déni de la différence, quand ce qui se dévoile touche à la fragilité des identifications sexuées, mais aussi et surtout à l'incapacité d'assumer le désir dans son rapport à la loi et à la castration, comme le prix de la jouissance. Le retour du symptôme est déjà en acte. Les tribunaux qui enregistrent les tenants de la conflictualité dans l'ordre social, deviennent, en effet, les réceptacles de ces plaintes de femmes, en mal de reconnaissance, quand il s'agit de faire payer le genre masculin et son éventuel représentant de ce qu'elles revendiquent comme une atteinte

13 S. Agacinski, *L'homme désincarné. Du corps charnel au corps fabriqué*, Paris, Gallimard, coll. « Tracts », 2019 ; et Association CoRP, Collectif pour le Respect de la Personne.

14 Adoptées avec modifications en deuxième lecture à l'Assemblée nationale le 31 juillet 2020.

15 J. Lacan, Le séminaire, Livre XX (1972), *Encore*, Paris, Seuil, 1975.

à leur corps, alors qu'elles semblent plutôt signifier un affront fait à leur désir. Mais qui sont, en réalité, les victimes de cette inhabileté du désir à faire exister de l'éros dans le lien à l'autre, seul garant d'une célébration du corps, au-delà de sa matérialité, au-delà des représentations qui l'aliènent ?

La confusion des registres de l'imaginaire du symbolique et du réel qu'induit une modernité galopante gouvernée par les lois du marché¹⁶ prend, bel et bien, le risque de voir s'élever, à l'endroit du désir et de l'inconscient qui le porte¹⁷, une conception sadienne de la jouissance, dont les sujets mais aussi les corps auront à pâtir. Le symbolique de la fonction paternelle qui sert trop souvent d'alibi à la justification d'une jouissance de l'enfant, revendiquée de surcroît au lieu du droit, n'est pourtant pas de l'ordre du décret et en cela, ne supporte aucune délégation, qu'elle soit de pouvoir, de responsabilité, ou d'engagement. Le symbolique, lorsqu'il se noue au réel et l'imaginaire, porte le sujet au lieu d'une certaine limite, dont le réel du corps est l'ultime représentant. Il semble qu'il n'y ait que l'amour qui soit en capacité de la transcender, en faisant de la chair, dans « la métaphore amoureuse¹⁸ », le lieu d'une absence propice à l'émergence d'une création. Qui serait de *poiesis*.

16 D.-R. Dufour, *Le divin marché. La révolution culturelle libérale*, Paris, Denoël, 2007.

17 C'est parce que le désir – différent du besoin, comme de la demande – est issu de l'inconscient qu'il est « métonymie du manque à être », selon l'expression de J. Lacan dans « La direction de la cure et les principes de son pouvoir », dans *Écrits II*, Paris, Seuil, 1999, p. 100.

18 J. Lacan, *Le séminaire, Livre VIII (1960), Le transfert*, Paris, Seuil, 2001.